

Prologue

Lima, Janvier 2018
Géraldine

Mamoune, comme je suis heureuse de pouvoir enfin te donner de mes nouvelles ! Voici plus d'un mois que je suis au Pérou, et je n'ai pas eu une seule minute à moi pour me poser réellement et t'écrire !

Quelle ville surprenante que Lima, totalement dépaysante, au sens propre du mot et tout à fait incroyable à mes yeux ! Il a fait 26°degrés aujourd'hui, et j'imagine à quel point vous devez greloter en Europe avec vos températures négatives en ce moment.

Où que tu sois, je sais que tu liras ma lettre et que tes pensées m'accompagneront. J'ai enfin rejoins un groupe de jeunes volontaires auprès d'une ONG. Nous allons, dans un premier

temps, construire une école au sud de Lima, dans un quartier particulièrement défavorisé et gangréné par la pauvreté.

On y voit des petits enfants rachitiques qui se traînent dans la poussière des chemins et des femmes chargées de ballots de foin ou de paille, mais dont les vêtements chamarrés éclatent de mille couleurs ! Nous sommes quinze au sein du groupe. Le plus jeune a vingt ans et le plus âgé, Miguel, trente. C'est un dur, un baroudeur. Il a vécu dans six pays différents et il connaît bien la France.

Il parle de paris sans arrêt car il a habité saint Germain des Près. A côté de lui, je fais figure de petite provinciale mal dégrossie ! J'ai perdu deux ou trois kilos depuis mon arrivée et je trouve que ça me va plutôt bien. J'étais trop enveloppée. Le changement de nourriture et de climat conviennent donc à ma ligne. J'envoie des courriels à Sophie mais avec toi, je préfère les lettres, à l'ancienne, car tu oublies toujours de te connecter et de lire tes courriels.

Je pense avoir enfin trouvé ma place dans ce monde. Elle est ici. C'est bien trop tôt pour le savoir, me diras-tu, avec la sagesse qui t'est coutumière, mais je crois que je l'ai réalisé dès que je suis descendue de l'avion et que j'ai mis les pieds sur ce sol pourtant étranger. L'accueil joyeux que l'on m'a fait peut-être. Le ciel bleu, l'air pur que l'on respire ici. Je reconnais que ce ne sera pas une sinécure, loin de là. Tous les jours, un labeur acharné attend l'équipe qui s'investit à fond dans les tâches qu'on lui propose. Mais nous formons justement un groupe, car même si l'histoire de chacun est différente, des valeurs identiques nous portent et nous unissent : l'entraide, se sentir utile à quelque chose dans ce monde pétri d'injustices, et construire un monde meilleur, pourquoi pas ? Avons-nous seulement conscience de la chance qui est la nôtre de vivre en Europe ? Avons-nous la moindre idée de ce à quoi les gens d'ici sont confrontés ?

Et toi, mamoune, comment vas-tu ? J'ai

toujours envié ta force, sans comprendre d'où elle venait.

Aprésent, je sais. Que tu aimes la vie et que tu lui fais confiance. Que tu as lutté pour ton bonheur et que tu te bats encore, maintenant que papa n'est plus. Je ne doute pas une seconde que tu parviennes à atteindre ce jardin oublié au fond de ton cœur, celui du Candide de Voltaire.

S'il faut savoir cultiver son bonheur afin qu'il puisse croître et nous habiter, alors je suis prête à le faire, même si la route doit être longue et ardue. Tu peux être fière de la tienne ! Désolée de n'avoir pas toujours bien compris les choses que tu tentais de m'expliquer et d'avoir été cette adolescente révoltée qui t'a si souvent donné des inquiétudes ! Mais ne sommes-nous pas toujours des enfants querelleurs et rageurs aux yeux de nos parents ? Merci de ta patience à mon égard.

Vous êtes, Sophie et toi, les êtres que j'aime le plus au monde. Souhaitez-moi bonne chance ! Je t'embrasse, mamoune. Ta fille, G eraldine

Mars 2017

Gabrielle

La voiture bondit brusquement en avant lorsque j'appuie sur l'accélérateur. Mon corps tout entier en est secoué, mais, cramponnée au volant, je me laisse griser par la vitesse. Je ne me suis pas sentie aussi vivante depuis bien longtemps, probablement plus d'une décennie...

La route qui serpente agréablement m'achemine vers l'Allemagne, que je n'ai pas revue depuis plus de quarante ans... Toute une vie sans Constance et son lac, ses paysages fantasmagoriques, la brume qui tremble sur l'eau, l'aile légère des bateaux qui l'effleure, les îles enchanteresses... Comme j'en ai rêvé, de ces allées chatoyantes, bordées de toutes sortes de fleurs, au cœur de l'île de Mainau et aussi de Richenau, de ses champs à perte de vue

et des chapelles moyenâgeuses qui surgissent au détour des petites routes ! J'ai toujours entretenu, du plus loin qu'il m'en souvienne, des rapports étroits et quasi charnels avec la nature ; un besoin de serrer les arbres et d'éprouver la rudesse de l'écorce contre ma joue, des sentir sous mes pieds nus l'herbe mouillée de rosée du petit matin, de humer l'air pur des forêts. J'ai puisé ma force au cœur de la nature.

A la soixantaine, les bonheurs se transforment, deviennent infimes et multiples, inattendus et d'autant plus précieux. J'ai franchi ce cap de la vie avec allégresse, deux ans plus tôt. Ni choquée par mon âge, ni nostalgique d'une jeunesse enfuie. Une femme de soixante ans bien dans sa peau, à l'aise avec ses rides, et même avec ses kilos superflus ! Tellement bien que cela en devient presque suspect aux yeux de certains et surtout de certaines...

Les questions de mes filles, Géraldine et Sophie, m'amuse énormément.

« Tu ne vas pas t'ennuyer, mamoune, à la

retraite ? »

« Tu ne crains pas de t'enliser dans la routine au moins ? »

« Comment ça, pourquoi devrais-je m'ennuyer, dites-moi un peu ? »

Je pose la question, un petit sourire en coin, enfin délivrée de mes obligations professionnelles et pas fâchée de l'être, même si j'ai adoré mon travail pendant longtemps. Cette partie de ma vie s'éloigne à toute vitesse pour faire place à une autre, tout aussi passionnante. Il ne tient qu'à moi d'en faire la meilleure, une page se tourne.

Mes deux filles tellement semblables qu'elles semblent presque jumelles, ont détourné le regard, comme gênées par mon évidente joie de vivre. Belles, mes gazelles, superbes même ! Beaucoup plus jolies que moi au même âge, même si je n'étais pas vilaine. Grandes, brunes, un tantinet rondes toutes les deux, Géraldine davantage que Sophie. Des presque sultanes, issues des contes des mille et une

nuits, Shéhérazades modernes.

Petites, je les surnommais « mes déesses » et elles riaient entre elles, idoles de leur père qui faisait leurs quatre volontés, ce qui me rendait jalouse de la popularité paternelle. Enfants, elles étaient rieuses et vives, et elles ont à peine changé à l'âge adulte.

Sophie, la plus grave des deux, la plus sérieuse aussi, prend la vie au pied de la lettre et pense que tout a un sens, que le monde a été créé par un Dieu omniprésent et maître de nos vies. En ce qui concerne Géraldine, plus jeune de deux ans, cela paraît plus compliqué. A vingt-sept ans, elle collectionne les aventures comme d'autres les papillons, épingle les hommes sur son tableau de chasse, les « assassine » chante sa sœur pour se moquer. « Tu pourrais te poser » ai-je souvent répété. A son âge, j'étais déjà mariée. J'ai rencontré leur père, Jean-Yves, lors d'une fête d'anniversaire au cours de laquelle j'avais un peu trop bu, à la limite de l'ivresse. Il m'a charmée tout de suite par sa personnalité

brillante et son humour pétillant. De dix ans mon aîné, chercheur en astrophysique, je l'ai séduit de mon côté par ma gouaille et mes rires de jeune-fille libre et heureuse de vivre. Lui avait déjà sa tonsure, et ses cheveux tombaient sous l'effet d'un trop plein de sérieux et de connaissances scientifiques.

Contre toute attente, notre mariage fut heureux et dura plus de vingt-cinq ans. Un cancer me l'a ravi trop tôt, sale maladie sournoise et injuste qui s'est emparée subrepticement de ses poumons de non-fumeur et ne l'a plus lâché.